

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE
DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME NEUVIEME

1890

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE
65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

PARIS
G. MASSON, LIBRAIRE
20, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1890

tain nombre d'osselets dermiques jouant le rôle de supports de grosses écailles épineuses lesquelles protègent les ouvertures.

M. Depéret termine en invitant les membres de la Société à venir visiter la *Testudo-Liberonensis*.

DISCUSSION

M. Cornevin demande quelles causes ont amené le géantisme dans les tortues.

M. Depéret répond que, pour les questions de causes, il faut avoir un certain scepticisme. Ainsi, la cause de dégénérescence, dans le cas qui nous occupe, réside-t-elle dans la nécessité d'une grande quantité de nourriture, ou bien faut-il la voir dans la concurrence vitale? Il vaut mieux, dans l'état actuel des choses, se contenter des faits et laisser à l'avenir le soin de pouvoir, peut-être, trouver les causes. La grande taille semble une condition d'extinction; elle ne serait donc pas un réel avantage, comme on pourrait le croire de prime abord.

M. Cornevin ajoute que les grandes formes ont un désavantage à cause de leur grosseur; leurs besoins sont en effet plus grands. Elles se reproduisent aussi moins facilement.

M. Depéret répond que, d'autre part, on pourrait objecter que les grandes formes ont moins d'ennemis que les petites.

COMMUNICATION

DU BÉGALEMENT

PAR F. CUVIER

M. le D^r A. Guillaume, bègue, a longuement traité du bégaiement dans un article que l'on trouve à ce mot, au *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*. Beaucoup d'autres savants ont également écrit sur ce vice de la parole; j'en passerai la plus grande partie, pour ne retenir que les noms se rattachant à des théories qui me paraissent donner lieu à quelques remarques.

Sans remonter à Démosthène, j'arriverai à Istard qui a écrit

sur la matière, en 1817. Outre l'emploi de sa fourche, ce docteur recommandait de : « confier l'enfant à une gouvernante étrangère qui, parlent uniquement la langue de son pays, force son élève à l'apprendre lentement et à renoncer, pour quelque temps, à celle dont il a fait un trop brusque apprentissage. »

Ce moyen me semble inefficace; car pour bien dire une chose il faut bien la savoir, suivant l'avis de l'auteur de *l'Art poétique* moderne. Parlant plus ou moins des langues étrangères, je bégaie autant dans ces langues que dans celle française; et un jeune japonais, actuellement à Lyon, ne bégaie qu'en français qu'il ne connaît encore qu'imparfaitement.

Je passe ensuite à M. Serres, d'Alais, qui était bègue et médecin, comme M. Guillaume; par conséquent, lui aussi, doublement à même de traiter la question. M. Serres recommandait de secouer brusquement un bras à chaque syllabe; mais il déclarait loyalement que cet exercice ne pouvait jamais amener une guérison complète.

On cite encore un bègue, M. Hervez de Chégoïn, académicienne qui conseillait l'excision du frein de la langue. Je regarde cette petite opération comme bien inutile; on peut reconnaître que je n'ai pas la langue bridée d'une façon extraordinaire, et les bègues peuvent chanter aussi vite et aussi facilement que qui que ce soit.

Vient ensuite Arnolt, médecin anglais, qui a, je crois, saisi un des nœuds de la question et découvert l'un des moyens pour arriver à une bonne prononciation. Ce moyen consiste à *filer les sons* et à articuler les syllabes de-e-ma-a-niè-è-re-à-à-em-em-pê-ê-cher-er-la-a-glo-o-tte de se refermer. Aussi, Arnolt a-t-il opéré un certain nombre de guérisons.

On a quelquefois divisé le bégaiement en une dizaine de variétés. Colombat n'en a reconnu que deux : « la première, caractérisée par la répétition des syllabes, due aux mouvements convulsifs des puissances motrices de la langue et de la parole; la seconde, qui se distingue par un arrêt dans la parole, sans répétition ».

Je regarde ces deux modes de bégaiement comme n'en formant qu'un seul, car jusque vers l'âge de vingt ans, j'ai bégayé très fortement de la première manière; tandis que plus tard, voulant

viter le ridicule des répétitions souvent inintelligibles, j'ai préféré les arrêts et je me suis habitué spontanément à scander mes syllabes, mais en les détachant trop l'une de l'autre au lieu de les lier comme il l'eût fallu. Parmi les moyens curatifs indiqués par Colombat, on remarque celui de faire provision d'air avant de parler. C'est bien là une des premières précautions à prendre, mais c'est la seule à relever parmi les prescriptions de cet auteur ; et lui-même l'avait empruntée au docteur anglais Mac-Cornac.

Après Colombat, on trouve cité, dans l'article que j'analyse, le nom de J. Müller, qui propose pour l'usage des bégues une collection de phrases dont tous les mots commenceraient par des voyelles, ou par les consonnes : f, l, m, n, r, s, x, etc. ; et l'auteur de l'article précité se range à cet avis. Je crois que c'est à tort, puisque beaucoup de bégues disent : fa-fa-faculté, ly-ly-lyrique.

Vers 1840, les yeux des médecins se tournent vers les opérations chirurgicales, pour la guérison du bégaiement ; plusieurs de ces opérations étaient dangereuses, et l'une des plus anodines était l'ablation des amygdales, dont j'ai été menacé moi-même un peu plus tard.

En 1843, un ouvrier mécanicien, nommé Jourdan, posait en principe que *le bégaiement est dû à ce que l'on use en souffler, et non en son, l'air que l'on a dans la poitrine*. Cette judicieuse remarque est à noter et nous la verrons tout à l'heure mise à profit avec le filage des sons du D^r Arnolt, par celui que je regarde comme le véritable médecin des bégues, M. Chervin.

Séduits par cette remarquable particularité que les bégues chantent sans difficulté, des auteurs sérieux on cru voir dans le chant un remède au bégaiement. C'était une illusion, car, chantant-on beaucoup, on ne ferait pas le moindre progrès dans la parole.

Pour combattre le bégaiement, Arnott avait bien préconisé, de même qu'Arnolt, l'union de tous les mots en un seul par des intonations intercalées, en traînant très longtemps ces mots jusqu'à l'épuisement de l'haleine. J'ai déjà dit que ce procédé est bon ; mais il y manque une préparation essentielle : celle de faire une ample provision d'air avant de parler, suivant la remarque du mécanicien Jourdan.

Dans cet ordre d'idées, j'ai bien trouvé un moyen de m'empêcher de bégayer ; mais il est peu pratique et consiste à parler avec une forte contraction de la gorge. Faut-il, alors, admettre que je dépense trop d'air en ayant, comme je le crois, le pharynx et peut-être la trachée artère trop larges ?

Poursuivant mes recherches dans le travail du D^r Guillaume, je rencontre encore plusieurs noms ; et, enfin, j'arrive à celui de M. Chervin aîné, jadis instituteur à Lyon, qui s'est occupé du bégaiement dès l'année 1844. Ce chercheur n'occupe pas, dans le travail de M. Guillaume, la place qu'il mérite ; aussi, pour des raisons d'équité et de gratitude, j'ai le devoir de chercher à réagir contre l'opinion que s'était faite ce docteur au sujet de la méthode Chervin. À la vérité, il s'agit d'un travail qui date de 1868, et d'une époque où M. Chervin n'était peut-être pas encore en possession de toutes ses connaissances relativement au bégaiement, et de tous ses moyens de guérison. Qu'il ait suivi quelque fausse route dans ses débuts : c'est inévitable ! Qu'il ait emprunté quelques-uns de ses procédés à ses devanciers : c'est évident ! Mais il fallait une longue suite d'observations pour choisir ces procédés dans une grande quantité ; et il les a certainement réduits à un nombre prodigieusement restreint, tout en arrivant à des résultats qui n'ont été obtenus par personne autre que lui.

On sait que M. Chervin, aidé de son fils, M. le D^r A. Chervin, dirige à Paris un institut de bègues très fréquenté. De plus, chaque année ces Messieurs font des cours dans les principales villes de l'Europe, qui veulent bien s'imposer des sacrifices en faveur des bègues dépourvus de fortune.

La méthode curative de M. Chervin compte aujourd'hui quelques imitateurs ; elle repose sur une longue expérience, et sur une patience et un tact délicat tout particuliers. Les cours qui durent vingt jours sont divisés en trois périodes : dans la première, M. Chervin astreint l'élève à un silence complet, pour le faire rompre avec ses habitudes vicieuses ; dans la seconde, l'élève apprend à respirer et à parler, mais avec une très grande lenteur en liant les syllabes et en filant les sons ; enfin, dans la troisième

période, il s'agit d'exercices de lecture courante et de causeries entre élèves.

Il est rare que tous ceux qui suivent le cours, enfants ou adultes, n'arrivent pas à un bon résultat final. Mais cet heureux résultat persiste-t-il? Oui et non, suivant les cas. Si le sujet à la ferme volonté et la persévérance d'observer scrupuleusement, et pendant quelques mois après le cours, les enseignements de M. Chervin, il peut être assuré d'un succès définitif; sinon, il y aura seulement une amélioration plus ou moins marquée qui peut même disparaître complètement, comme cela est arrivé à mon fils aîné qui, très fortement bègue, avait été admis à assister aux leçons de M. Chervin. La méthode est bonne, mais le jeune homme a manqué de persévérance.

M. Chervin inspire de suite à ses élèves beaucoup de confiance et d'assurance; moi-même, qui n'ai pas suivi ses cours, j'ai toujours parlé avec lui assez facilement et dès le premier moment.

Dans une certaine limite, l'enfant et l'homme fait peuvent également profiter des leçons de M. Chervin. A ce sujet, il dit: « L'enfant est confiant, ses organes ont une grande souplesse, et chez lui la mauvaise habitude est encore récente; mais l'adulte, même sceptique, a beaucoup plus d'énergie et de persévérance dans la volonté. Chaque âge a donc ses avantages et ses inconvénients. »

M. Chervin dit à ses élèves: *Regardez-moi, écoutez-moi et faites comme moi.* En effet, l'imitation joue un grand rôle dans le bégaiement; c'est un des moyens de guérison, mais c'est aussi par imitation que l'on peut contracter cette infirmité sans avoir de prédisposition héréditaire. A ce sujet; je rapporterai les deux faits suivants: 1° lorsque nous avions trois à cinq ans, un de mes petits camarades a eu la malencontreuse idée de contrefaire mon bégaiement avec persistance: il n'était pas bègue d'abord, mais il l'est devenu définitivement; 2° j'ai deux fils qui ont actuellement dix-neuf et dix-huit ans, l'aîné a toujours été très bègue et son frère qui, au commencement, n'avait pas de tendance à cette infirmité l'aurait contractée par imitation de son frère et de moi, sans des observations continuelles et soutenues de notre part: sa mère et

moi. Relativement à l'aîné, les mêmes observations n'ont eu aucun résultat.

Mon aïeul paternel n'était pas bègue, mais mon père l'était fortement, comme mon fils aîné, ainsi que moi-même jusque vers l'âge de vingt-cinq ans où j'ai commencé à me corriger d'une manière sensible. D'après cela, le bégaiement est-il héréditaire? Pour répondre à cette question il faudrait bien connaître la cause primordiale de ce bégaiement, et là est le difficile. J'ai parlé de l'influence fâcheuse de l'imitation; et cependant j'ai été soustrait à celle de mon père entre l'âge de cinq et douze ans.

Le Dr A. Guillaume dit que cette difficulté de s'exprimer « réside de toute évidence dans l'appareil qui régit et coordonne la contractilité des muscles phonateurs, dans l'appareil nerveux ». Il en conclut que le bégaiement est une *névrose*; mais il renonce à rechercher dans le cerveau la circonscription qui est le siège des troubles occasionnant le bégaiement. C'est peut-être ce que l'on peut dire de mieux sur cette partie du sujet, sans faire entrer en jeu la troisième circonvolution frontale gauche.

Plusieurs auteurs ont indiqué comme cause du bégaiement une occlusion soudaine de la glotte. Cette occlusion se produit, il est vrai, dans la prononciation du *c* dur et du *k*; mais, par exemple, dans *ma-ma-magnifique*, il y a bégaiement bien que la glotte reste ouverte. La cause cherchée n'est donc pas encore là; et je pense qu'elle doit être cherchée plus haut, car, étant plus jeune, je bégayais même avec la main, en ayant quelquefois de la peine à commencer l'écriture d'un mot. Ce fait mettrait donc hors de cause tout vice des appareils phonateurs et respiratoires, en tant qu'il ne s'agit que du bégaiement proprement dit, et non du bredouillement, du grasseyement ou du zéaiement desquels je ne sais rien.

On l'a dit bien souvent, les circonstances dans lesquelles le bégaiement se produit d'une manière plus accentuée sont : l'intimidation, l'hésitation, l'ivresse, la fatigue physique et surtout morale, et en général toutes les émotions vives; mais pour moi, il faut encore y joindre les temps où l'atmosphère est pluvieuse, chargée d'électricité ou agitée par un vent violent.

Telles sont les quelques réflexions que j'ai pensé pouvoir vous soumettre sur le bégaiement, à vous, Messieurs, qui presque tous comptez comme base de vos études l'anatomie, la pathologie, la physiologie et la psychologie.

DISCUSSION

M. le D^r Lacassagne fait remarquer qu'un adage dit que tous les bègues sont des gens d'esprit ; M. Cuvier n'en est qu'une nouvelle preuve.

On a prétendu que les bègues ont la salive abondante. M. Cuvier a-t-il remarqué quelque chose à ce sujet ? — Pourquoi les femmes ne bégayent-elles pas ? On sait, en effet, combien peu de femmes sont dans ce cas, à côté du grand nombre d'hommes.

M. Lacassagne rappelle les travaux de deux praticiens lyonnais, les D^{rs} Bonnet et Pétrequin.

Invoquera-t-on l'imitation comme cause du bégaiement ? Les enfants ne bégayent pas immédiatement, mais généralement vers l'âge de trois ans. Dans certains cas de bégaiement, n'y aurait-il pas une affection de l'enfance se traduisant par l'atrophie de certains muscles ? Beaucoup de cas seraient mieux expliqués par l'hérédité. D'autres fois, la cause semble résider dans des troubles respiratoires, dans le mauvais fonctionnement du poumon.

La femme ne serait-elle pas rarement bègue par suite de son mode de respiration différent de celui de l'homme ? La femme, en effet, a surtout la respiration costale supérieure ; chez l'homme, au contraire, la respiration est diaphragmatique.

M. Cuvier répond qu'il n'a rien remarqué de particulier au sujet de l'abondance de la salive. Il n'a jamais connu qu'un seul cas de bégaiement chez la femme ; il put être complètement guéri. Quant à la question de l'âge où se produit le bégaiement, il a constaté que c'est de six mois à un an après que l'enfant a commencé à parler.

M. le D^r Lavirotte cite le cas d'un individu qui, devenu bègue, continuait encore à pouvoir débiter des vers sans bégayer. Il

croit le bégaiement héréditaire et, peut-être aussi, dû à une paralysie infantine.

M. le D^r Grégoire a connu un enfant de sept ans qui resta bègue pendant un mois, après un mouvement de colère. La parole normale lui revint après.

M. Cornevin dit que, chez les animaux, une affection particulière, le tic, se communique par une sorte de contagion par imitation. Y aurait-il peut-être quelque chose d'analogue pour l'espèce humaine ?

M. le D^r Testut cite le cas d'un enfant qui ne bégayait que lorsqu'il était avec un enfant bègue, mais pas avec d'autres enfants.

M. le D^r Couette connaît un enfant de trois ans bégayant à son réveil, mais pas le reste du jour. L'affection semble en voie d'accroissement.

M. le D^r Taty fait observer que, dans le bégaiement, il y a à considérer le côté émotif et le côté musculaire.

La séance est levée à 6 h. 1/2.

L'UN DES SECRÉTAIRES A. RICHE